L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 21 NOVEMBRE 1884.

GRAND OPERA HOUSE.

BOCCACE.

IV

Certainement le côté pratique des choses a son excellent côté. Lorsque vous vous lancez dans les entreprises théâtrales, vous ne seriez pas de votre époque, vous vous reglegneriez au rang des auvreurs du Capitole de Rome—pauvres volatiles, héros méconnus que notre ingratitude et notre gourmandise farcissent et mangent aux matrons—si vous aviez la naïveté de ne faire que de l'art.

En pareille matière il y a deux parts à établir; l'art, sans doute, l'art, rien de mieux, je le concède. Pourtant s'il faut en tout contrat les fo-o-o-rmes, comme dit Bridoison, il faut en exploitation théâtrale des chiffres encore et encore; la partie affaires doit dominer l'autre, vous répéteront mes compatriotes, les américains, passés maîtres en ce genre. Et ils n'ont assurément point tort.

Néanmoins n'exagérons pas la chose, ne fouçons pas trop la note. Or, au Grand Opera House, drôle d'appellation décidément, on a, ce me semble, voulu par trop sacrifier aux affaires. Sous le prétexte de grossir la recette, de gagner de la place, et par conséquent des places, on a établi des rangées de stalles entre lesquelles il est difficile, même au gommeux le plus effilé, de s'insérer et surtout de manœuvrer.

C'est un spectacle pénible que celui des infortunés qui ont l'air de passer là comme métal, par le laminoir. Les plus exigus sont souvent pris dans ce redoutable engrénage. On dirait parfois, en voyant la certaine maigres *dudes*, ou dirait des cannes qui vont passer au moulin. Et on se demande alors ce que deviendront bien ces infortunés déjà tant réduits, si on a la cruauté de les laminer encore, de les soumettre à une compression, à une *diffusion* nouvelle.

Pour ma part, je conçois qu'on ne puisse, sans pâlir, s'engager dans ces étroits défilés; il semble qu'on soit condamné à y laisser quelque chose de soi. Surtout si l'on y rencontre de ces dames narquoises, impitoyables, qui ne feraient rien pour vous faciliter insertion ou extraction, et qui rient même, ouvertement on sous cape, de vous regarder glissant, vous flottant péniblement et faisant des miracles d'aplatissement.

Récemment je demandais à un mien ami, non favorisé d'un bout de *row*, mais au contraire en plein centre de rangée, je lui demandais pourquoi il restait à poste fixe dans son fauteuil; pourquoi il ne jouissait jamais du bienfait de l'entr'acte, qui est bien souvent une délivrance.

Et l'œil morne, la tête balssée, comme les chevaux d'Hippolyte (retour de Trézène), il me dit d'une voix sombre, tragique, avec un accent bien senti :

Ma stalle est comme une île escarpée et sans bords.
On n'peut plus rentrer dès qu'on en est dehors!!

Que je plains souvent les dames qui se risquent en ces passages étroits, surtout par le nombre de mètres d'étoffe que l'on porte et que l'on bouffe aujourd'hui.

Ce terrain gagné est infiniment trop pratique; il est cruel de forcer ainsi les femmes à se lever à tout bout d'acte et d'entr'acte, à faire jouer les sièges articulés d'un fauteuil, à les relever et à se tenir dans la verticale et la rigidité d'un fonctionnaire qui va présenter les armes.

Je suis parfaitement convaincu que cette fraction à monter bien des fois en une soirée, que ce danger de compression, d'écrasement, influent très notablement sur la recette du Grand Opera House.

En retranchant quelques rangées de stalles, en élargissant les plates-bandes, on perdrait sans doute un certain nombre de places; mais à coup sûr cette garantie de ne plus être sandwiché entre un spectateur et un dossier de fauteuil, amènerait au théâtre bien des gens qui, en l'état actuel, ne peuvent se résigner à cette mise sous presse.

Le vent est aux réformes, nous dit-on, en voilà une excellente à faire, au point de vue du comfort et de la caisse aussi; n'en doutez pas.

En attendant, il faut prendre la salle telle qu'elle est; entrons-y donc.

Hier soir la troupe de M. Grau jouait une œuvre assez peu connue de notre public, et qui, si je ne me trompe, n'a jamais été donnée ici dans la version française tout au moins: *Boccace*, trois actes; livret de H. Chivot et A. Duru; musique de Franz de Suppé.

La salle n'était pas encore absolument pleine, mais l'auditoire m'a paru beaucoup plus nombreux que les jours précédents. Tous les éléments de notre société y étaient représentés par un monde élégant. Pour le coup, on y retrouvait, en force, les visages connus, les visages que l'on aime à revoir.

Etait-ce un souvenir du Décaméron, cette délicieuse fantaisie, qui les ramenait là?

Etait-ce dans l'espoir d'entendre, en musique, quelqu'un des contes de Néphile, de Philomène, de Flamette, d'Emilie, de Laurette, de Lise? Je passe les hommes.

Contes qui ont conservé toute la fraîcheur de la jeunesse, toute la saveur d'une nouveauté; et que l'on doit presque à la Peste de Florence; ce qui prouve que la peste a quelquefois du bon.

J'ignore ce qui avait aussi multiplié l'auditoire; le fait est qu'il était satisfaisamment touffu et très heureusement composé aussi. Rarement public a mieux écouté, mieux apprécié, les moindres détails d'un ouvrage.

Ce nom de Boccace a, en lui même, quelque chose d'attirant, de lumineux; on va au livre du grand prosateur italien, comme phalènes vont à la flamme. Quelques uns s'y brûlent peut-être; mais ce sont là blessures dont on guérit vite et auxquelles on revient volontiers s'exposer.

L'inimitable et coquet florentin a une attraction irrésistible; l'on ne s'étonne point qu'une fille de roi s'en soit éprise et ait souvent oublié son napolitain d'époux.

A ce foyer là M. Suppé s'est évidemment chauffé; un vif rayon de Décaméron pique, traverse son œuvre.

La douce et voluptueuse lumière s'en répand partout. Cette musique est chaude, vive, chatoyante, pailletée. Jamais de pénombre, toujours le plein éclat, la mélodie franche, alerte allée, diaprée. C'est bien l'allure, l'étincellement de l'opéra-comique; car de ci de la seulement on y retrouve le type de l'opérette, mais d'une opérette ayant sa physionomie propre.

Je n'y découvre rien, absolument rien de commun avec le genre, la manière d'Offenbach; quand le compositeur tourne, par exception, au bouffe, il est bien lui-même, il boit dans son verre.

Il n'est impossible d'analyser ici, au sortir du théâtre, une partition qui m'était à peu près inconnue. Je me contenterai donc de citer les morceaux qui m'ont paru les plus saillants.

Ce sont d'abord, au 1er acte, les couplets de Boccace, très prestement tournés; puis au duettino (Béatrice et Pérouette) dont la couleur est d'une douceur extrême; un charmant dessin d'orchestre en rehausse encore la valeur.

De reste l'orchestration de cet ouvrage est infiniment intéressante; les épisodes y abondent, et toujours placés avec sûreté et délicatesse de goût. De l'opulence fréquemment, mais pas de surcharge. Jamais la mélodie ne vient s'enchevêtrer dans un accompagnement trop abondant; place est faite à toutes deux; l'une se détache de l'autre, et elles en font ressortir réciproquement.

La romance de Beatrice, chanson d'amour, "vieille chanson", porte le livret: *D'abord le cœur sommeille!* est une des perles de l'ouvrage; une charmante pensée mélodique dans son refrain :

L'amour, c'est l'espérance.
L'amour, c'est l'avenir.

Ce refrain est repris par Boccace au moment où Béatrice entre, disparaît dans l'église, et cette reprise ajoute de l'intensité à l'effet, le complète, le poétise mieux.

Le rideau tombe sur le bûcher où l'on jette les livres de Boccace, qui alimente lui-même le feu, sachant bien que ces flammes là ne brûleront pas son immortalité. Finale très brillamment mené, riche en contrastes.

Le second acte s'ouvre par une jolie aubade en trio, fraîche et coquette; trop courte peut-être; comme le maillot ou le pourpoint d'Orlando; je ne sais trop lequel. Détail de vestiaire à vérifier.

Il y a là en effet comme un envahissement de blanc majeur, sur lequel Orlando seul pourrait s'expliquer. Compositeur et artiste devraient allonger.

Le trio très court aussi: *O gentil billet* (Beatrice, Frisca, Pérouette) se dialogue sur un très gracieux motif; c'est de la bonne et vraie musique scénique; l'une des pages qui se blesent inévitablement.

Néanmoins n'exagérons pas la chose, ne fouçons pas trop la note. Or, au Grand Opera House, drôle d'appellation décidément, on a, ce me semble, voulu par trop sacrifier aux affaires. Sous le prétexte de grossir la recette, de gagner de la place, et par conséquent des places, on a établi des rangées de stalles entre lesquelles il est difficile, même au gommeux le plus effilé, de s'insérer et surtout de manœuvrer.

C'est un spectacle pénible que celui des infortunés qui ont l'air de passer là comme métal, par le laminoir. Les plus exigus sont souvent pris dans ce redoutable engrénage. On dirait parfois, en voyant la certaine maigres *dudes*, ou dirait des cannes qui vont passer au moulin. Et on se demande alors ce que deviendront bien ces infortunés déjà tant réduits, si on a la cruauté de les laminer encore, de les soumettre à une compression, à une *diffusion* nouvelle.

Pour ma part, je conçois qu'on ne puisse, sans pâlir, s'engager dans ces étroits défilés; il semble qu'on soit condamné à y laisser quelque chose de soi. Surtout si l'on y rencontre de ces dames narquoises, impitoyables, qui ne feraient rien pour vous faciliter insertion ou extraction, et qui rient même, ouvertement on sous cape, de vous regarder glissant, vous flottant péniblement et faisant des miracles d'aplatissement.

Récemment je demandais à un mien ami, non favorisé d'un bout de *row*, mais au contraire en plein centre de rangée, je lui demandais pourquoi il restait à poste fixe dans son fauteuil; pourquoi il ne jouissait jamais du bienfait de l'entr'acte, qui est bien souvent une délivrance.

Et l'œil morne, la tête balssée, comme les chevaux d'Hippolyte (retour de Trézène), il me dit d'une voix sombre, tragique, avec un accent bien senti :

Ma stalle est comme une île escarpée et sans bords.
On n'peut plus rentrer dès qu'on en est dehors!!

Que je plains souvent les dames qui se risquent en ces passages étroits, surtout par le nombre de mètres d'étoffe que l'on porte et que l'on bouffe aujourd'hui.

Ce terrain gagné est infiniment trop pratique; il est cruel de forcer ainsi les femmes à se lever à tout bout d'acte et d'entr'acte, à faire jouer les sièges articulés d'un fauteuil, à les relever et à se tenir dans la verticale et la rigidité d'un fonctionnaire qui va présenter les armes.

Je suis parfaitement convaincu que cette fraction à monter bien des fois en une soirée, que ce danger de compression, d'écrasement, influent très notablement sur la recette du Grand Opera House.

En retranchant quelques rangées de stalles, en élargissant les plates-bandes, on perdrait sans doute un certain nombre de places; mais à coup sûr cette garantie de ne plus être sandwiché entre un spectateur et un dossier de fauteuil, amènerait au théâtre bien des gens qui, en l'état actuel, ne peuvent se résigner à cette mise sous presse.

Le vent est aux réformes, nous dit-on, en voilà une excellente à faire, au point de vue du comfort et de la caisse aussi; n'en doutez pas.

En attendant, il faut prendre la salle telle qu'elle est; entrons-y donc.

Hier soir la troupe de M. Grau jouait une œuvre assez peu connue de notre public, et qui, si je ne me trompe, n'a jamais été donnée ici dans la version française tout au moins: *Boccace*, trois actes; livret de H. Chivot et A. Duru; musique de Franz de Suppé.

La salle n'était pas encore absolument pleine, mais l'auditoire m'a paru beaucoup plus nombreux que les jours précédents. Tous les éléments de notre société y étaient représentés par un monde élégant. Pour le coup, on y retrouvait, en force, les visages connus, les visages que l'on aime à revoir.

Etait-ce un souvenir du Décaméron, cette délicieuse fantaisie, qui les ramenait là?

Etait-ce dans l'espoir d'entendre, en musique, quelqu'un des contes de Néphile, de Philomène, de Flamette, d'Emilie, de Lauretta, de Lise? Je passe les hommes.

Contes qui ont conservé toute la fraîcheur de la jeunesse, toute la saveur d'une nouveauté; et que l'on doit presque à la Peste de Florence; ce qui prouve que la peste a quelquefois du bon.

J'ignore ce qui avait aussi multiplié l'auditoire; le fait est qu'il était satisfaisamment touffu et très heureusement composé aussi. Rarement public a mieux écouté, mieux apprécié, les moindres détails d'un ouvrage.

Ce nom de Boccace a, en lui même, quelque chose d'attirant, de lumineux; on va au livre du grand prosateur italien, comme phalènes vont à la flamme. Quelques uns s'y brûlent peut-être; mais ce sont là blessures dont on guérit vite et auxquelles on revient volontiers s'exposer.

L'inimitable et coquet florentin a une attraction irrésistible; l'on ne s'étonne point qu'une fille de roi s'en soit éprise et ait souvent oublié son napolitain d'époux.

A ce foyer là M. Suppé s'est évidemment chauffé; un vif rayon de Décaméron pique, traverse son œuvre.

La douce et voluptueuse lumière s'en répand partout. Cette musique est chaude, vive, chatoyante, pailletée. Jamais de pénombre, toujours le plein éclat, la mélodie franche, alerte allée, diaprée. C'est bien l'allure, l'étincellement de l'opéra-comique; car de ci de la seulement on y retrouve le type de l'opérette, mais d'une opérette ayant sa physionomie propre.

Je n'y découvre rien, absolument rien de commun avec le genre, la manière d'Offenbach; quand le compositeur tourne, par exception, au bouffe, il est bien lui-même, il boit dans son verre.

Il n'est impossible d'analyser ici, au sortir du théâtre, une partition qui m'était à peu près inconnue. Je me contenterai donc de citer les morceaux qui m'ont paru les plus saillants.

Ce sont d'abord, au 1er acte, les couplets de Boccace, très prestement tournés; puis au duettino (Béatrice et Pérouette) dont la couleur est d'une douceur extrême; un charmant dessin d'orchestre en rehausse encore la valeur.

De reste l'orchestration de cet ouvrage est infiniment intéressante; les épisodes y abondent, et toujours placés avec sûreté et délicatesse de goût. De l'opulence fréquemment, mais pas de surcharge. Jamais la mélodie ne vient s'en-

DEUX CLUBS.

La jolie fête donnée hier à la Salle de l'Union Française par les deux Clubs *Ruby* et *Mascot* a été un plaisir pour tous et un succès complet, exécution et recette parlant.

La salle de l'Union Française contenait malaisément le monde qui, dès la première heure, s'y était porté, s'y disputait les places.

C'était un tout aimable spectacle que celui de ce vaste auditoire qui répondait si chaleureusement à l'appel de la Charité, et venait porter du secours à l'Asile du Mont-Carmel, en même temps qu'il portait ses applaudissements à ce gentil groupe de jeunes filles et jeunes gens s'essayant à tous les genres: musique vocale, musique instrumentale, déclamation, chansonnette comique, vaudeville, comédie, en français et en anglais.

Nous ne disposons ni du temps ni de l'espace que nécessiteraient les mille et un détails de cette aimable soirée. Or, ne pouvant parler de chacun des exécutants—acteurs, chanteurs, virtuoses, diseurs,—nous aimons mieux n'en citer aucun à part, mais vous répéter les noms de tous et écrire qu'ils ont dignement rempli leur tâche, fait preuve d'intelligence, d'esprit, d'études bien menées, fécondes.

Ces noms les voici. Ecartez vous un moment, jeunes gens, et place aux jeunes filles :

Mlles A. V. Commagère, A. et Viola Couder, E. LeBreton, M. Thébard, Emma Mahé, Lucie Degroy, Cécile et Camille Degelos, E. et A. Dartaugnan, L. Duffy, Stella Thériot, Belle Zarza, Mme Jones.

Et maintenant, avancez jeunes gens: MM. Jones, Eddie Couder, E. J. Reiss, A. Robelot, L. M. Tully, A. P. et H. Dupaquier, C. J. Meritt, L. Giraud.

MESSE DE M. GUSTAVE D'AQUIN — C'est demain que sera exécutée à St-Augustin la Messe de notre compatriote et ami, M. G. D'Aquin. Il y a, on le sait, de charmantes pages dans cette œuvre.

Elle nous vaudra aussi le plaisir d'entendre Mmes Louise Hincks, Pauline Blache, M. Joubert et un chœur où les bonnes et belles voix abondent.

THEATRE ST. CHARLES. — La concurrence est grande en ce moment, d'une part; et le public, d'autre part, semble être encore en proie à nous ne savons quelle torpeur. Jamais il ne se montra plus cassipier; c'est à grand'peine—quelque beau temps qu'il fasse—qu'on le tire de chez lui, qu'on le décide à visiter les théâtres.

Ces deux causes ont indubitablement porté atteinte aux recettes de Mlle Carrie Swain; sans cette double circonstance elle en eût assurément réalisé de brillantes.

Le succès néanmoins est des plus flatteurs. La soubrette et jeune-première laissera ici le souvenir le plus honorable.

Ceux qui l'ont entendue à la Nouvelle-Orléans ont ratifié le jugement porté autrepart.

Ils pensent aussi qu'il y a chez Mlle Carrie Swain ample étoffe, et que, s'il veut qu'elle soit, elle occupe déjà un rang élevé dans sa profession. Elle le doit à une nature artistique, à la persistance dans l'effort, à l'étude attentive des modèles et aussi et beaucoup à l'amour du soi art; amour qui va jusqu'à la passion.

Son engagement finit demain samedi. C'est toujours la comédie de Fred. G. Maeder, *The Little Joker*, qui tient l'affiche, et qui gagne singulièrement à être interprétée par Carrie Swain et les soujets qui l'entourent.

Demain Matinée.

Dimanche, *The Romany Rye*.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—Aujourd'hui et demain, dernières représentations de Mr. Gus. Williams dans *Napoléon Ier*, la meilleure pièce de son répertoire; qui lui permet de faire apprécier et son talent de comédien et son talent de diseur de chansonnettes. La comédie de Fred. G. Maeder sera donée aujourd'hui et demain (dernier jour de l'engagement de la troupe) matin et soir.

Lundi 24 nov. première représentation *de May Blossom*, le dernier grand succès du Théâtre de Madison Square à New York.

MUSEE-THEATRE —Nous vous en fîmes l'aveu, nous n'avons pu encore visiter ce bazar et théâtre tout à la fois, qu'exploite l'entreprenant M. Robinson, et nous regrettons vraiment de n'avoir encore trouvé le temps de cette visite. En effet, elle est fort agréable, nous annoncent beaucoup de ceux qui l'ont faite; l'exhibition est variée, amusante.

Si bien que la foule n'y décesse pas, comme s'obstine à dire un garçon de notre connaissance; excellent pour tous, sauf pour la langue française qu'il violente avec une désespérante continuité, à coups de barbarismes.

Nous soulions à M. Robinson continuation de sa bonne veine.

THEATRE FARANTA.— *Timour le Tartare* a pris sur l'affiche la place de *Mazeppa*, et dès la première représentation, la pièce recevait les gâteries du public. Ce diable de public est aussi fait; il bat les sultans eux mêmes, sous le rapport de ses tournées fantaisistes au pays du Tendre. Il n'a pas même de sultane Validé; il change chaque jour—et plutôt deux fois qu'une—de favorite.

Donc *Timour* a paraît-il pris. Il est vrai, que dans cette pièce, sance Tartare, il y a aussi, il y a encore de l'équitation. On y retrouve Mlle *Zo-A* Gyston, dans le rôle de Zrilda sur sa jument Arabe Gipsy.

M. Faranta qui tient pour le libre échange, fait payer à ses visiteurs un droit d'entrée absolument nominal: 10 cents.

GRUNEWALD OPERA HOUSE.—Chaque jour cette troupe d'opérette gagne du terrain; plus on la voit, plus on aime à reconnaître qu'elle compte beaucoup plus de valeurs réelles que n'en comptèrent souvent des troupes de la scène américaine annoncées à grand fracas.

L'opérette *Merry War* est, succès partant, la jumelle du *Petit Duc*; sous ce rapport c'est à s'y tromper. *Merry War* tiendra l'affiche jusqu'à nouvel ordre, en Matinée et en Soirée.

Prix d'entrée (sièges excellents) 50 cents.

CAMELIA CLUB. — A demain, samedi, 22 novembre, le sixième bal paré et masqué du Camelia Club. La fête aura lieu au Odd Fellows'Hall.

Prix du billet $1.

Les dames désireuses d'obtenir des invitations voudront bien s'adresser au comité d'organisation présidé par MM. A. H. Monteverde et Geo. A. Malare et dont les membres sont : MM. Peter Tague, P. Judlin, Jas. Dubach, N. J. Thomas, H. E. Leclere, W. C. Marette.

—Le Bal paré et travesti de la "Société des Demoiselles Juvéniles Jennes-Amies", composée de 500 jeunes filles, sera donné demain samedi à la Salle Magonnique, coin des rues St Pierre et St Claude. La recette du bal est destinée à la caisse sociale de cette association de bienfaisance et d'assistance mutuelle.

Prix du billet 25 cents.

Le pain ne doit être conservé ni dans un endroit trop sec et trop ventilé, ni dans un endroit trop humide. Dans le premier cas, il se dessèche et durcit et perd ainsi considérablement de son poids. Dans le second cas, il se gâte par des moisissures qui lui communiquent des propriétés nuisibles sinon vénéneuses.

On raconte le fait suivant :

Après une absence de trois jours, un cultivateur, sa femme et leur fille regagnèrent leur domicile. Avant de partir, ils avaient fait une cuisson de pain bis pour quinze jours. En rentrant, ils ouvrirent une armoire où ce pain avait été renfermé et le trouvèrent couvert de moisissures. Néanmoins ils en mangèrent après l'avoir tant bien que mal nettoyé. Bientôt ils furent en proie à de violentes coliques et à des envies de vomir. Chez l'enfant, ces accidents se compliquèrent de tremblements nerveux et de convulsions. Un traitement énergique sauva le père et la mère; la petite fille mourut. C'est un exemple pris entre plusieurs.

HOSTETTER'S CELEBRATED STOMACH BITTERS

Les Bitters stomachiques de Hostetter sont un excellent dépuratif, un laxatif rationnel et un admirable spécifique antibilieux. Ils rétablissent les forces épuisées et préviennent la décrépitude prématurée. Entre autres maladies dont ils guérissent complètement, nous citerons les fièvres en frisson, les fièvres bilieuses remittentes, la dyspepsie et les affections biliées diverses. Ils préservent des maladies du foie de l'estomac et des autres organes qui dans les pays tropicaux, sont affectés par l'influence corrélative du climat, du régime et de l'air. En vente par tous les droguistes et marchands en vins-liqueurs.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 21 nov. 1884.
Température.—Beau temps, un peu plus chaud, vents d'ouest au sud, baromètre plus bas.

Température du 20 novembre 1884.
Thermomètre de J. DUHAMEL, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	52	11¼
Midi	58	14¼
3 P.M.	57	14
6 P.M.	55	12¾

Nlle Orléans, Lun. 20 nov. 1884, 2.08 p m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Atlanta	54	Louisville, Ky	54
Augusta, Gia	56	Memphis, Tenn	52
Galveston, Tex	56	Mobile, Ala	54
Dalton, Ill	53	Montgomery, Ala	54
Chattanooga, Tenn	47	Nashville, Tenn	48
Cincinnati, O	51	New Orleans, La	58
Davenport, Iowa	47	Omaha, Neb	47
Dubuque, Iowa	43	Pittsburgh, Pa	50
Galveston, Texas	60	Savannah, Gia	64
Indianola	60	Shreveport, La	56
Keokuk, Iowa	49	St-Louis, Mo	55
Key West, Fla	74	St-Paul, Minn	33
LaCrosse, Wis	37	Vicksburg, Miss	59
Leavenworth, Kas	52	Yankton, D. T	51

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES.
(Inscrits au bureau de santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

David Levy à Mlle Sophie Weill,
John Henry Miller à Mlle Catherine Kelly;
Gabriel Mitchell à Mlle Catherine Kiefer;
Joseph Albers à Mlle Magdelena Weskar;
Maurice Joseph Gannon à Mlle Catherine A. Clancey.

Naissances.

Mme Alex Jeneviève, un garçon, 3 oct;
Mme Geo Manake, un garçon, 19 nov;
Mme Y. P. Wood, une fille, 6 oct;
Mme C. E. G. LeBreton, une fille, 15 oct;
Mme Jean Blaise, un garçon, 23 o t;
Mme John Wesley Pierce, une fille, 4 oct;

Décès.

Bernard Meyers, 57 ans, Infirmerie Tour;
John F. Ahrens, 3 ans, 135 rue Cypress;
Mary Parker, 69 ans, 103 rue Julie;
Henry Dynes, 57 ans, rue Senat, près Bateaune;
Mme veuve Elizabeth Steimel, 53 ans, rue Chippewa, près Ste Mary;
James Gilbert, 78 ans, 658 1/2, rue Constance
Mme Louise Hier, 26 ans, paroisse St. Bernard;
Mme Bridget Shanson, 67 ans 279 rue Laurel;
James Coleston, 82 ans, 626 rue St. Patrick;
Manuel Marrero, jr., 28 ans, 501, rue N. Villere;
Stella Stone, 5 mois, Bayou St. Jean;
Edith O. Jay, 4 mois, 102, rue Calliope;

Voyageurs arrivés.
HOTEL ROYAL.

S L Chinn, Meridian, J J Green, Jackson Miss; L J O'Brien, Miles City, Montana; Hymas W Field Jr et femme, Miss Monell, Thomas J Rae, New York; Thomas P Gobitree, Texas; H E Harris, femme et enfant, Iowa.

Cour de Circuit des Etats-Unis.— Dans l'affaire de Wm Watson & Cie. vs J. Levi & Cie., le jury a rapporté un verdict affirmatif.

Même verdict dans l'affaire de Denny Poor & Cie. vs J. Levi & Cie.

Cour Civile de District. — Une autorisation est demandée à la cour d'interner à l'Asile de Jackson les nommés Frank Silver, L. F. Sare, Margaret Trozillo, Chas. Vogt, James York, Jesse Smith, Ada Bell, Charlotte, Carpenter, Louisa Larrahan, Ellen, Dunnem, J. W. Fleetwood, Annie Wilson et Mme Howles, tous privés de la raison.

Les privilèges de l'émancipations ont été octroyés à Michel DeBiano.

Les successions de John Gleason et de Louis Césaire Dorgenois LeBreton ont été ouvertes hier.

Arrêts rendus.

Par le juge Rightor—Lucie L. Matthews vs. la ville de la Nouvelle-Orléans—Il est ordonné que les minutes de la séance du 5 novembre soient amendées afin d'établir que l'Etat de la Louisiane a eu pour représentant dans le procès M. W. B. Somerville, et que les "exceptions" faites par ce dernier ont été écartées.

Les fils d'Edonard Pilabury vs leurs orféanisère—Ordre de nommer des estimateurs.

La compagnie de Pavage dite "Barber Asphalt" vs la compagnie du chemin de fer de Carrollton—Après les plaidoiries, l'affaire a été soumise au juge.

Par le juge Tissot—Paul Doullut vs High McManus—Jugement de non-lieu.

Jos. Jonet vs Louis Robira—affaire renvoyée indéfiniment.

P. Short, exécuteur testamentaire, vs T. T. Zellinger—jugement de $40 en faveur du demandeur.

La compagnie de navigation du canal Carondelet vs M. Stanovich; Henri Prats vs Le Club de Carabiniers de la Louisiane; John Trisconi vs Wm. Fagan—affaires continuées.

Succession d'Amédée Bingaman—Jugement reconnaissant Wm. H. Toy, Gorneline V. Cohen, épouse de D. Ternoir, Jas. A. Cohen, E. M. Cohen, W. S. Cohen et B. B. Cohen comme légataires.

Par le juge Monroe—Mohr Hanemann & Cie. vs. Fred Marks—pétition supplémentaire demandant un "attachement," écartée.

Succession de Marie Louise Cauvin.—Jugement décrétant l'approbation et l'homologation du tableau des comptes.

Frances Limongi vs. Léon Ferrier—Jugement par défaut confirmé et enregistré.

Jesse W. Ross vs. James E. Zuntz.—Jugement en faveur du demandeur.

Cour Criminelle. — Section B.—Juge Baker—Joseph Borine, homme de couleur, s'est reconnu coupable d'actes de violence sur la personne de J. Cohen; il a été condamné à dix jours de réclusion.

Emile Butterhofer, portenr d'une arme cachée en violation de la loi, a dû opter entre le paiement d'une amende indiqué ou d'un emprisonnement de courte durée.

Wm Layarro, Louis Silbeau, John Barbe, Auguste Donhage, W. F. Warner, Wm Leonessey, Cecile McGill, Lizzie Smith et Louise Gustille ont nié leur culpabilité d'accusations formulées contre eux.

Cour du recorder Davey.— Nombreuses, les comparutions hier, devant ce tribunal de police correctionnelle, et restreintes les condamnations.

Jacob Holtzworth a violé la loi en se livrant à de fréquentes et copieuses libations; il lui en a coûté $10 ou 20 jours d'incarcération.

Marie King a eu à forbir le parquet de la salle d'audience pour racheter une petite faute commise.

Louis Dillenbing, Clements Cronder et Adolphe Himmel sont accusés de diverses infractions aux lois.

Cour du recorder Ford.—Albert Washington, négrillon de 7 ans, a été envoyé à la Maison de Refuge pour un vol de dix dollars. Si jeune et si vicieux!

Richard Cummings; ivre et tapageur: $25 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Une plainte de décharge d'une arme à feu dans les limites de la ville est déposée contre Joseph Gaberaux.

Maggie Williams; ivresse et bris de paix: $10 d'amende ou 20 jours d'incarcération.

Sam Mitchell; vol de sucre sur la levée: $25 d'amende ou 30 jours de détention à la prison de paroisse.

Thomas Hart, pour avoir joué au *hoodlum*, a dû délier les cordons de sa bourse ou aller gîter en prison.

La Ste-Cécile à la Cathédrale St-Louis.—C'est demain, à huit heures du matin, qu'a lieu, à la Cathédrale St-Louis, la célébration solennelle de la fête de Ste-Cécile, patronne des musiciens. A cette occasion, comme nous l'avons déjà dit, M. Kitziger, organiste de l'église Métropolitaine, fera exécuter une messe de sa composition, œuvre, à notre sens, également remarquable au double point de vue de la mélodie et de l'harmonie. Ce n'est pas le moment de nous étendre sur ce sujet.

Nous nous bornerons à donner la liste des membres du chœur qui lui prêtent leur concours:

Soprani: MM. Witham, Lehman et Mlles Guyol, Dulayer et Moses;

Alti, Mlle Varelli, Mme Lehman et Mlle Freeman;

Ténors, Vallier, Einhorn et Sienrandt;

Basses, Ross, Crepe et le professeur Van Hoffen.

Avec de pareils éléments on ne peut s'attendre qu'à une excellente exécution.

Association Sanitaire Auxiliaire.—Avec une constance qui fait leur éloge, les membres de cette importante Association se réunissent une fois la semaine, et consacrent plusieurs heures à des travaux dont l'utilité n'échappe à l'appréciation de personne.

A la réunion d'hier soir, sous la présidence de M. Edward Fenner, une lettre de M. Richard Nixon invitant de la part des directeurs de l'Exposition, l'Association à une réunion prochaine du comité exécutif de l'Exposition où l'opportunité de recourir à certaines mesures sanitaires, sera mis en question. Dans cette même lettre, les directeurs de l'Exposition remercient l'Association d'un don de 3 volumes d'un ouvrage très précieux qu'à des commissions congressionnelles qui ont visité le Mississippi.

Petites nouvelles. — Au lendemain, au surlendemain même d'une séance du Conseil municipal, les nouvelles qui se recueillent dans les bureaux de l'administration ne sont généralement pas d'un intérêt palpitant.

Les contribuables montrent depuis un jour ou deux de l'empressement à solder leurs taxes; c'est le résultat qu'attendait l'édilité de sa menace de livrer à la publicité les noms de tous les délinquants.

Les recouvrements d'hier ont atteint le chiffre énorme de $211,373,66

Nous relevons des tableaux d'accessement la liste suivante de propriétaires fonciers ou d'agents qui ont promis d'acquitter leurs taxes pour échapper à l'humiliation d'être comptés au nombre des récalcitrants :

Otto Plock	$6,426 20
Henrietta Davidson	2,559 80
Pierre C. Adam jr	1,010 00
Emile Angaud	1,234 00
Mme J. W. Behan	1,538 00
W. J. Behan	1,677 02
W. J Behan	2,055 00
David Bidwell	1,860 00
Newton Buckner	2,380 00
Banque des Citoyens de la Louisiane	2,531 30
Banque des Citoyens de la Louisiane	1,848 00
H. D Coleman & Bros	1,194 00
Auto'ne Carrière	1,646 70
John Claffe	1,00 00
John Claffe & Sons	280 00
Jobs Claffe, John Johnson et als	1,600 00
Crescent City Railroad Co	4,171 00
Crescent City Railroad Co., stock	17,601 00
De Pontalba & C. Delfan	1,344 00
Mme Jas. B. Eustis	1,440 00

Le Maire refuse sa sanction à la publication projetée par le Conseil de la liste des contribuables réfractaires ou retardataires dans le *Times* et le *Picayune*. Dépense inutile, croit-il, vu les ressources restreintes de l'administration.

En vertu du pouvoir dont le revêt la loi, M. Guillotte a nommé élèves de l'Université Tulane, George Roman et P. S. Barrelli, deux jeunes gens sur lesquels il est permis de fonder de brillantes espérances. Le premier de ces jeunes gens est le fils d'un de nos magistrats les plus distingués, les plus honorés.

Commissaire des Etats-Unis — Devant ce fonctionnaire fédéral, l'agent de police James Lynch a déposé une plainte contre deux natifs des îles Philippines, Mariano Laris et Cornacca Burdenelle, marins à bord du vapeur "Bonenatenturo." Il les accuse d'avoir importé des spiritueux, sans payer d'impôt. L'interrogatoire des prévenus aura lieu aujourd'hui.

La Douane.—Tous les mineurs de la coterie radicale ne se rangent pas à l'avis du colonel Jim. Il en est, tels que Pinchback, Kennedy, Martinet et Dumont qui conseillent aux gens de leur race de chercher des horizons nouveaux; le Sud ne leur offre plus les garanties de prospérité dont ils avaient la jouissance sous le gouvernement dont les jours sont comptés. Brutalité du sort qui veut que tout soit éphémère dans ce monde!

Le convoi de la malle de la Mobile et celui de Jackson sont arrivés hier matin, en retard d'une demi-heure.

Le colonel Glenn recevra samedi prochain des soumissions pour la fourniture d'un grillage en fer qui doit diviser en sections certains bureaux du rez-de-chaussée de la bâtisse fédérale.

25,000 cigares de M. Jaime Magi ont été estampillés hier par un inspecteur du gouvernement.

Accident—Hier matin, un peu après huit heures, un mulet attelé à une charrette d'épicier, est tombé dans le fleuve au moment où il montait sur le bac à vapeur du Premier District, et s'est noyé.

Paragraphes. — L'honorable M. A. Ledet, consul des Etats-Unis à Tuxpan, Mexique, et M. le Dr Auguste Dabezies ont visité hier les bâtisses de l'Exposition, en compagnie du Directeur-Général, M. le major Burke. Nos deux hôtes distingués ont admiré tout ce qui a frappé leur regards, et prédisent un éclatant succès à la grande entreprise. M. Ledet fera probablement partie de la légation mexicaine.

—M. le juge George H. Braughn nous est revenu hier, d'un voyage qu'il était allé faire au Nord dans un but d'agrément. Quelques mois de repos ont fait un grand bien à la santé, déjà florissante, de l'éminent avocat.

—Un commencement d'incendie a été éteint hier matin, dans une maison en bois rue Seconde, 480, habitée par une famille Cunningham. Insignifiantes en ont été les dégâts. Il n'a pas été besoin de faire venir les pompes sur les lieux.

—Le nommé Scott Smith est devant la cour criminelle sous la grave inculpation de tentative d'outrage sur la personne de Narcisse Perkins.

—Le grand jury a visité hier la salle de police du troisième district, et se propose d'en recommander la "modernisation" où tout au moins la mise en bon état.

—Une explosion de lampe s'est produite l'avant-dernière soirée chez une dame Rice, rue Toulouse, 121. Pas de suites fâcheuses à en signaler.

—L'interrogation de Brennan, le menteur de Foly, est fixée à samedi prochain, devant le recorder Davey.

Maison L. Grunewald.—Cette maison reçoit dans le moment un très vaste assortiment de pianos de tous genres qu'elle vendra à l'occasion des fêtes, à des prix d'une surprenante modicité. La maison Grunewald est trop importante, trop favorablement connue, pour qu'il soit ou ici a une réclame banale. A une annonce faite dans l'unique but d'allécher le public. Ceux de nos lecteurs qui mettront à profit la circonstance pourront faire d'excellents achats. La maison a importé un très grand nombre de pianos Pleyel considérés à juste titre les premiers du monde. Il n'est pas de piano qui convienne mieux dans un climat aussi changeant que le nôtre, c'est dire de